

Elżbieta Skibińska

Université de Wrocław

***On + voir*
dans la traduction polonaise**

Abstract

In her article Elżbieta Skibińska examined, on the example of three novels by Georges Simenon and their Polish translations, the possible interpretations and Polish renderings of the *on + voir* construction. Even such a limited linguistic corpus allowed the author to distinguish two ways of translating this construction: the first one, with the use of the predicate *widać* (on can see that...), retains the element of the visual perception; the second one, based on the use of a verb that can position an object in space, *stać*, *leżeć*, *wisieć* etc. (stand, lie, hang), eliminates the element of the visual perception. The outcome of the analysis made the author formulate the hypothesis that perceptual depiction of the presented events happens more often in French than in Polish, but this hypothesis ought to be verified on broader material.

Keywords

The pronoun *on*, French-Polish translation, visual perception.

Introduction

L'intérêt grandissant pour *on* et son fonctionnement discursif a abouti, dans les dernières années, à des résultats non négligeables. Aujourd'hui, alors que de nombreuses analyses fondées sur les principes de linguistique de l'énonciation ont été effectuées et que diverses fonctions et valeurs de *on* ont été analysées dans des textes variés¹, nul ne saurait douter de l'importance de l'impact d'éléments contextuels sur la délimitation de la classe des éléments

¹ Voir F. Atlani, 1984; J. Simonin, 1984; J. François, 1984; J. Boutet, 1986; C. Viollet, 1988; I. Tamba-Mecz, 1989; E. Le Bel, 1991.

auxquels renvoie le pronom *on*. S'il est difficile de fournir des règles catégoriques, il semble possible d'énumérer des facteurs (p.ex. la détermination temporelle et spatiale, la présence de compléments verbaux spécifiques) qui orientent avec une certaine régularité vers une lecture plutôt que vers une autre. L'interaction entre *on* et son contexte peut prendre la forme d'une asymptote: plus celui-ci comporte de déterminations du procès, plus il est facile d'attribuer un référent spécifique à *on*. Cette régularité peut cependant être parasitée par certains facteurs, dont le sémantisme du verbe. Ainsi, avons-nous signalé dans E. Skibińska (1997) que les verbes de dire et les verbes de perception semblent avoir une action spéciale sur la valeur référentielle de *on*. J. Simonin (1984) avait analysé le comportement de *on* avec les premiers dans les textes de presse. A. Rabantel (2001 et 2002) a démontré comment, grâce aux instructions du texte, il est possible d'interpréter *on* comme pronom personnel ou indéfini dans le cas des perceptions représentées.

Dans les lignes qui suivent, nous essaierons de montrer d'abord les interprétations que permet la construction *on + voir* dans les textes de fiction narrative pour, ensuite, examiner les moyens utilisés par les traducteurs pour la rendre en polonais. En effet, dans l'acte de traduire, la question d'interprétation est fondamentale: c'est un processus inférentiel par lequel, à partir de certaines informations fournies par le texte et de celles que le traducteur puise dans ses connaissances générales extralinguistiques, il construit sa version du contenu du texte qui se manifeste ensuite dans le texte traduit. Les traductions polonaises de *on + voir* sont ainsi un témoignage des interprétations que cette construction a reçues. En même temps, cette mise en parallèle des éléments de deux langues permettra d'observer le pronom français sous un jour nouveau.

Nous limitons notre analyse à trois romans de Georges Simenon de la série racontant les enquêtes du commissaire Maigret; en effet, ces textes, constitués de diverses séquences discursives: narration, description (de personnes, lieux et situations), dialogues, présentent une diversité d'emplois possibles de *on*. Le roman policier semble, en plus, un terrain privilégié d'observation puisque l'accès à l'information des personnages menant une enquête judiciaire se fait par la perception visuelle et auditive, ce qui privilégie le recours aux verbes de perception, dont *voir*². Un tel corpus permet de faire juste de premières observations, qui devraient être complétées par les analyses d'autres textes de fiction narrative, de textes de non-fiction, ainsi que par celles des autres verbes de perception employés avec un *on* sujet.

² Le nombre d'emplois de *on + voir* résulte peut-être tout simplement d'une prédisposition simenonienne pour cette construction, mais ceci, à ce stade de travail, ne nous semble pas être un facteur d'une importance qui pourrait fausser nos observations.

Toute relation de perception suppose : (a) un terme repère (observateur); (b) un terme repéré (élément perçu : objet, personne, action, événement...³) ; et (c) un relateur (J. Guillemin-Flescher, 1984 : 74).

Dans un texte de fiction narrative, l'information sur la perception et son résultat est le plus souvent présentée non pas par l'observateur mais par un narrateur qui raconte ce qu'il sait. On peut distinguer, comme le fait S. Volee (1994 : 73), la perception explicite (*Jean est entré dans la cuisine ; il a vu sa chatte assise sur la table*) ou implicite (*Jean est entré dans la cuisine ; sa chatte était assise sur la table*)⁴.

Nous considérons *on + voir* comme un cas de perception explicite, bien que l'observateur ne soit pas indiqué. Nos analyses ont pour but de déterminer s'il est possible de l'identifier, et dans quelle mesure.

1. *On + voir* dans les séquences descriptives

Dans les textes littéraires, la description visuelle est la plus courante (rappelons la phrase de Barthes : «Toute description littéraire est une vue») : l'élément perçu est présenté du point de vue d'un observateur (personnage ou narrateur ; de façon explicite ou implicite) qui décrit ce qu'il voit ; elle a un caractère statique et elle est organisée autour d'un thème.

Les exemples relevés dans les textes analysés se laissent classer en deux groupes : le premier est constitué des descriptions des instances (scènes, objets, personnes uniques, déterminés temporellement)⁵ ; les phrases classées dans l'autre s'interprètent comme présentation des propriétés des objets.

- (1) Sur cette même table de nuit, le cendrier intéressa davantage le commissaire car on y voyait deux mégots de cigarettes marqués de rouge à lèvres. (*Fantôme*, 42)

Na tymże stoliku nocnym bardziej zainteresowała komisarza popielniczka, gdzie leżały dwa niedopalki papierosów zabarwione kredką do ust. (30) ['deux mégots étaient posés']⁶

³ Syntaxiquement, le terme repéré est exprimé par un complément qui peut prendre des formes variées : SN (dont SN avec une relative), infinitif, proposition complétive. Pour une description détaillée des propriétés syntaxiques et sémantiques des compléments du verbe *voir* voir M. Labelle, 1996.

⁴ Jacqueline Guillemin-Flescher (1984 : 74–75) distingue entre perception explicitée (*Rieux vit sa femme debout en tailleur*) et perception représentée (*In they came to the drawing room, in white frocks and blue sashes – l'observateur n'est pas explicité ; The knockins sounded again, at once discreet ans peremptory, while the doctor was descending the stairs – the doctor peut être interprété comme observateur à partir des indices contextuels*).

⁵ Le plus souvent, il s'agit de descriptions à l'aide de phrases à lecture événementielle, avec un ancrage spatio-temporel.

⁶ Les glosses doivent rendre compte du sens de la traduction.

- (2) Il [Maigret] alla se camper devant la fenêtre [...] La pluie tombait toujours, légère, et on voyait des parapluies luisants le long des trottoirs. (Folle, 240)
- (3) Le long des quais, on voyait des touristes avec leur appareil photographique sur le ventre. (Folle, 57)
- (4) Sur une autre table [...] on voyait, pêle-mêle, des pots, des boîtes en fer-blanc, des bouteilles et des chiffons. (Fantôme, 110)
- (5) La chaleur était aussi pénible que la veille, la vie au ralenti, sauf dans les quartiers fréquentés par les touristes. Un peu partout on voyait défilier les cars bourrés d'étrangers et on entendait la voix des guides. (Piège, 52)
- (6) Le commissaire comprenait à présent pourquoi les rideaux de l'atelier qu'on voyait des fenêtres de Marinette Augier étaient presque constamment tirés. (Fantôme, 109)
- (7) Elle avait allumé une cigarette et s'était installée dans un fauteuil près de la fenêtre d'où on voyait tout une perspective de toits (Folle, 156)
- (8) Dans les draps, il y avait une fille brune, tournée vers le mur, dont on ne voyait que les cheveux sur l'oreiller. (Folle, 158)
- (9) Sur le plancher était tendu un tapis vaguement oriental aux couleurs passées dont on voyait la trame. (Folle, 50)
- (10) À une table voisine, une femme aux cheveux platinés, les seins à moitié découverts par une robe collante, s'efforçait, à mi-voix, de décider son compagnon à l'emmener dans une boîte dont on voyait, en face, l'enseigne au néon. (Piège, 158)
- Stanął przy oknie [...]. Deszcz mżył nieustannie i na ulicy widać było śniące, mokre parasole. (146) ['des parapluies étaient visibles']
- Wzdłuż bulwarów spacerowali turyści z aparatami fotograficznymi przewieszonymi przez szyję. (34) ['des touristes se promenaient']
- Na innym stole [...], w nieladzie leżały blaszane puszki, butelki, sloiki i ściernki. (76) ['des pots, des boîtes en fer-blanc, des bouteilles et des chiffons étaient posés']
- Upał był nie mniejszy niż wczoraj, w częściach miasta nie odwiedzanych przez turystów tempo życia stało się wolniejsze; wszędzie po trosze krążyły autokary z zagranicznymi gośćmi i stychać było głos przewodników. (38) ['des cars circulaient']
- Komisarz zrozumiał teraz, dlaczego zasłony w pracowni, które było widać z okien Marinetty Augier, były prawie stale zaciagnięte. (75) ['rideaux de l'atelier qui étaient visibles des fenêtres de Marinette Augier']
- Zapaliła papierosa i usiadła w fotelu przy oknie, skąd widać było perspektywę dachów... (94) ['tout une perspective de toits était visible']
- Ciemnowłosa dziewczyna leżała odwrócona do ściany, widać było tylko jej włosy na poduszce. (95) ['dont seuls les cheveux sur l'oreiller étaient visibles']
- Na podłodze leżał spłoszony wschodni dywan, miejscami widać było jego osnowę. (30) ['dont la trame était visible']
- Przy sąsiednim stoliku platynowa blondynka z piersiami do połowy wystającymi z dekoltem obcisłej sukni namawiała półglosem partnera, żeby zabrał ją do nocnego lokalu, którego neon rozblyskiwał naprzeciw. (116) ['dont, en face, l'enseigne au néon clignotait']

Dans (1), (2) et (7), le contexte immédiat porte à croire que *on* est en relation de corréférence avec le *commissaire* dans (1), avec *il* dans (2), avec *elle* dans (7) et ce sont les personnages ainsi évoqués qui, dans chaque acte de perception, jouent le rôle de l'observateur. Une telle lecture est renforcée par

les données du contexte plus large qui précise qu'ils sont dans une position favorable à l'observation, voire les seuls à pouvoir observer. Le contexte plus large fournit également des instructions qui permettent d'identifier l'observateur (*on*) comme Maigret et/ou un de ses collègues dans (3), (4), (5), (8) et (9). Pourquoi alors ne pas nommer l'observateur explicitement ? On sait que le pronom *on* est susceptible d'être employé à la place de tout pronom personnel et d'avoir des emplois stylistiquement marqués, mais ceci ne semble pas être le cas de nos exemples. Alain Rabaté pose la même question et y apporte une réponse : « Reste à expliquer le recours privilégié à une forme à l'interprétation si délicate. Si, en contexte narratif, *on* coréfère à un focalisateur explicite ou identifiable par inférences sur la base de la référenciation, pourquoi diable le refus de lever explicitement l'ambiguïté ! C'est que *on* en dit plus qu'un simple pronom personnel. Sa valeur de base, indéfinie, n'est jamais totalement supprimée : soit que le locuteur veuille faire entendre que l'identification ne peut être plus précise ; soit, plus sûrement, qu'il veuille nous faire entendre qu'il ne souhaite pas l'être » (A. Rabaté, 2001 : 32).

Sans rejeter cette explication, nous essaierons de chercher ailleurs et voir quels éclaircissements il est possible de trouver dans la traduction polonaise de ces phrases. En effet, l'enseignement de la traduction s'avère instructif : on remarque que dans la version polonaise de (2), (6), (7), (8) et (9) la perception – assez spéciale, nous y reviendrons – est maintenue.

Dans celle de (1), (3), (4), (5) et (10), par contre, la perception est absente : la construction *on* + *voir* a disparu, et le complément du verbe *voir* est devenu sujet d'un verbe locatif ou de mouvement, ce qui aboutit à une description plus précise que dans l'original (soulignons que dans seule la phrase (5), avec une construction infinitive, le verbe est explicite). Cette précision résulte du recours à un verbe qui non seulement localise l'objet dans l'espace ou en implique une localisation, mais aussi décrit sa position spatiale⁷. Il faut remarquer aussi la position initiale du GN locatif et l'ordre inverse verbe sujet qui sert, en polonais, à marquer le caractère indéfini du GN sujet (correspondant à un GN français qui contient un article indéfini ou un adjectif numéral), et à le placer en position rhématique (voir à ce propos B. Klebanowska, 1974).

De la même manière sont traduites les phrases avec *il y a* locatif (voir à ce propos E. Skibińska, 1996). La « parenté » entre les deux genres de phrases françaises (*on voit* GN, *il y a* GN) semble étayée par le fait que celles contenant *on* + *voir* se laissent paraphraser par *il y a* :

- (1) Sur cette même table de nuit, le cendrier intéressa davantage le commissaire car *on* y voyait deux mégots de cigarettes marqués de rouge à lèvres. (Fantôme, 42)

Sur cette même table de nuit, le cendrier intéressa davantage le commissaire car *il y avait* [dedans] deux mégots de cigarettes marqués de rouge à lèvres.

⁷ Sur ces verbes, voir M. Grochowski, 1975.

- (3) Le long des quais, **on voyait des touristes** avec leur appareil photographique sur le ventre. (Folle, 57)
- (4) **Sur une autre table [...] on voyait, pêle-mêle, des pots, des boîtes en fer-blanc, des bouteilles et des chiffons.** (Fantôme, 110)
- (5) La chaleur était aussi pénible que la veille, la vie au ralenti, sauf dans les quartiers fréquentés par les touristes. Un peu partout **on voyait défiler les cars bourrés d'étrangers et on entendait la voix des guides.** (Piège, 52)
- Le long des quais, **il y avait des touristes** avec leur appareil photographique sur le ventre.
- Sur une autre table [...] il y avait, pêle-mêle, des pots, des boîtes en fer-blanc, des bouteilles et des chiffons.**
- La chaleur était aussi pénible que la veille, la vie au ralenti, sauf dans les quartiers fréquentés par les touristes. Un peu partout **il y avait les cars bourrés d'étrangers et on entendait la voix des guides.**

Ceci nous amène à considérer *on + voir* dans ces phrases comme une sorte de présentatif, permettant une simple affirmation de l'existence d'une scène ou d'un objet. On peut donc, à l'instar de Pierre Attal, traiter le pronom *on* comme un «bouche-trou syntaxique», élément lexicalement vide, ne jouant qu'une fonction syntaxique, celle du sujet grammatical du verbe, dans ce qu'il appelle «phrases verbales», c'est-à-dire des phrases dans lesquelles «l'action n'est pas considérée par rapport à son ou à ses auteurs, [...] elle n'est pas destinée à caractériser un objet, [...] elle porte toute seule l'information» (P. Attal, 1976 : 135). La question de l'identité de l'observateur s'avère ainsi peu pertinente.

Revenons à (2), (6), (7), (8) et (9); dans leur traduction, avons-nous dit, la perception est gardée: elle est exprimée par le verbe défectif *widac*⁸ dont la fonction syntaxique unique est celle de prédicat dans des phrases sans sujet: il renvoie à la perception visuelle de l'homme et à ses connaissances basées sur cette perception, l'attention étant focalisée sur l'élément perçu alors que l'information sur la personne de l'observateur (sujet de la perception) est absente⁹. Dans E. Skibińska (1998), nous avons proposé d'interpréter ce genre de phrases comme phrases dispositionnelles, c'est-à-dire des phrases décrivant des dispositions passives (exprimées par un adjectif dispositionnel comme *visible*, *audible*, *lavable*, *soluble*...): un objet est susceptible d'être vu dans certaines conditions¹⁰. Pour les phrases comme (2), (6), (7), (8), (9)¹¹ c'est

⁸ Il appartient à un groupe qu'il forme avec *slychać* et *czuć*, avec lesquels il partage les mêmes propriétés syntaxiques et sémantiques. Voir, à leur propos, E. Skibińska, 1998.

⁹ Voir à ce propos R. Grzegorczykowa, 1991: 566–567; B. Bartnicka, 1984; H. Rybicka, R. Sinielnikoff, 1990: 161–162.

¹⁰ Voir à ce propos Cl. Guéricolas, 1987.

¹¹ Leur paraphrase contient l'adjectif *visible*:

- (2) *Il [Maigret] alla se camper devant la fenêtre* [...] *La pluie tombait toujours, légère, et on voyait des parapluies luisants le long des trottoirs.* (Folle, 240)
- La pluie tombait toujours, légère, et des parapluies luisants étaient visibles le long des trottoirs.*

la présence d'un observateur qui est la condition de réalisation de la disposition «être visible», et cet observateur peut être toute personne qui se trouverait dans une position favorable à l'observation.

2. *On + voir* dans les séquences narratives

Les séquences narratives ont un caractère dynamique dû à leur organisation chronologique (succession des événements) et aux transformations qui y sont inscrites.

La présence des phrases comportant la construction *on + voir* dans ces séquences¹², quoique bien plus rares que dans les descriptions, pousse à poser à nouveau la question de l'identité de l'observateur. Dans les exemples relevés chez Simenon :

- (11) À six heures, le garçon de la Brasserie Dauphine apporta un plateau chargé de demis. On avait vu Lucas quitter son bureau, pénétrer chez Maigret d'où il n'était pas encore sorti. On avait vu Janvier se précipiter, le chapeau sur la tête, et s'engouffrer dans une des voitures de la P.J. (Piège, 11)

O szóstej kelner z "Brasserie Dauphine" przyniósł piwo. gommage Lucas przeszedł z pokoju inspektorów do gabinetu komisarza. I jeszcze stamtąd nie wyszedł. gommage Wyszedł natomiast Janvier i w kapeluszu na głowie wsiadł przed gmachem do jednego z policyjnych wozów. (9)

- (6) *Le commissaire comprenait à présent pourquoi les rideaux de l'atelier qu'on voyait des fenêtres de Marinette Augier étaient presque constamment tirés.* (Fan, 109)

Les rideaux de l'atelier qui étaient visibles des fenêtres de Marinette Augier étaient presque constamment tirés.

- (7) *Elle avait allumé une cigarette et s'était installée dans un fauteuil près de la fenêtre d'où on voyait tout une perspective de toits...* (Folle, 156)

Elle avait allumé une cigarette et s'était installée dans un fauteuil près de la fenêtre d'où tout une perspective de toits était visible.

- (8) *Dans les draps, il y avait une fille brune, tournée vers le mur, dont on ne voyait que les cheveux sur l'oreiller.* (Folle, 158)

dont seuls les cheveux sur l'oreiller étaient visibles.

- (9) *Sur le plancher était tendu un tapis vaguement oriental aux couleurs passées dont on voyait la trame.* (Folle, 50)

dont la trame était visible.

- (10) *À une table voisine, une femme aux cheveux platinés, les seins à moitié découverts par une robe collante, s'efforçait, à mi-voix, de décider son compagnon à l'emmener dans une boîte dont on voyait, en face, l'enseigne au néon.* (Piège, 158)

dans une boîte dont, en face, l'enseigne au néon était visible.

¹² Le caractère dynamique des séquences qui nous intéressent est dû 1. au tiroir perfectif de *voir* (*On vit. On avait vu*) et à la présence, dans sa suite, d'un verbe d'apparition (*apparaître, venir, arriver, sortir...*) (voir à ce propos S. Vogeeler, 1994 : 77–78).

- (12) – Quelle heure est-il?
 – Onze heures et demi.
 – Dans ce cas, la Brasserie Dauphine est encore ouverte et je vais y aller manger un morceau.
- On les vit partir, Maigret, Janvier et Lapointe. (Piège, 17)
- A która to godzina?
 – Późno dwunastej.
 – Wobec tego "Brasserie Dauphine" jest jeszcze otwarta, pojedę tam coś przegryźć.
- gommage Wyszedł w towarzystwie Janviera i Lapointe'a. (14)

on pourrait inférer à partir du contexte que ce sont les journalistes guettant dans les couloirs de la PJ des nouvelles sur l'affaire en cours qui peuvent être considérés comme observateurs. Mais – à nouveau la même question surgit – pourquoi ne pas les nommer explicitement? Une réponse possible est celle que les journalistes ne sont pas les seuls «candidats» au rôle d'observateur: dans les couloirs se trouvent aussi d'autres personnes susceptibles de voir les actions de Maigret et de ses gens, mais les énumérer serait superflu dans l'économie du récit. On pourrait donc donner des exemples (11) et (12) la même lecture que celle que fait Svetlana Vogelee de la phrase:

En 1800, vers la fin du mois d'octobre, devant les Tuilleries, à Paris, on vit apparaître un étranger...

Vogelee l'interprète de la manière suivante: «l'accès visuel à l'information est attribué non pas à A, localisé en dehors du monde du texte, mais à un individu hypothétique, localisé dans le monde du texte, qui pourrait être décrit comme tout observateur éventuel susceptible de se trouver en l_e au moment t_c» (S. Vogelee, 1994: 76).

Cependant, comme on le voit, dans la traduction polonaise, l'observateur disparaît (par le gommage de la construction *on + voir*) et la perception visuelle avec lui. Les événements sont présentés directement par le narrateur, dans leur succession, sans intermédiaire «perceptuel», comme si pour le traducteur seules comptaient les actions de Maigret et de ses gens. Ceci mène à nouveau la conclusion que *on + voir* peut être considéré comme un présentatif¹³.

¹³ *On + voir* semble assez fréquent dans la presse (reportages, récits de vie des personnages connus); dans les (rares) traductions, la construction est gommée, comme dans: *Pourtant, après ces débuts hésitants, on vit Sharon retrouver très vite ses vieilles habitudes* (*Nouvel Observateur*, 8–14 XI 2001); *Po początkowych wahaniach Szaron powrócił do starych nawyków* (*Forum*, 26 XI 2001).

3. En guise de conclusion : questions (momentanément) sans réponse

Dans notre recherche de l'observateur caché sous le pronom *on*, nous avons fait un détour par la traduction polonaise des phrases contenant *on + voir* et les résultats semblent assez frappants : l'observateur semble peu important et le rechercher – peu pertinent, sinon superflu.

Nous avons pu distinguer deux groupes de traductions : dans le premier, la perception est maintenue : il s'agit des phrases que nous traitons comme dispositionnelles, décrivant des propriétés des objets ; dans ce cas, l'observateur peut être toute personne qui se trouverait dans une position favorable à l'observation.

Dans le deuxième groupe, la perception disparaît. Et c'est cette disparition qui nous semble intéressante puisqu'elle nous amène à une nouvelle question. Celle-ci porte sur les motivations du choix des traducteurs qui décident d'abandonner une partie de l'information contenue dans l'original. En effet, même si nous considérons *on + voir* comme un outil syntaxique fonctionnant comme un présentatif, nous ne pouvons pas omettre entièrement le fait que le verbe *voir* évoque la perception visuelle, absente en *il y a*, *il existe*, *il se trouve* etc.¹⁴, l'emploi de *on* laissant la place de l'observateur «inoccupée». Or, c'est précisément cette partie du sens de l'original qui disparaît dans la traduction, et ceci par le choix du traducteur, et non pas faute de moyens linguistiques ; en effet, dans les versions polonaises de (1), (3), (4), (5), (10), (11) et (12) il serait possible (quoique douteux du point de vue stylistique) d'utiliser des expressions telles que *można było zobaczyć*, *widziano*, ou *widniały* :

- (1) *Na tymże stoliku nocnym bardziej zainteresowała komisarza popielniczka, gdzie można było zobaczyć//widniały dwa niedopalki papierosów zabarwione kredką do ust.*
- (5) *Upał był nie mniejszy niż wczoraj, w częściach miasta nie odwiedzanych przez turystów tempo życia stało się wolniejsze ; wszędzie po trosze można było zobaczyć autokary z zagranicznymi gośćmi.*

¹⁴ Verbes qui se prêtent bien à la situation d'objets matériels, mais pas, par exemple, au mouvement des autocars de l'exemple (5). Il serait intéressant de vérifier sur un échantillon plus grand s'il n'y aurait pas un rapport entre l'emploi de *on + voir* et l'occurrence d'un phénomène uniquement et concrètement perceptible par la vue, comme les mouvements. Il est à remarquer d'ailleurs, dans les exemples (11) et (12), la quantité de verbes de mouvement attribués aux hommes de Maigret. D'autre part, les substitutions en *il y a* semblent plutôt se référer à des situations statiques.

- (10) *Przy sąsiednim stoliku platynowa blondynka z piersiami do połowy wystającymi z dekoltu obciszej sukni namawiała półglosem partnera, żeby zabrał ją do nocnego lokalu, którego neon można było zobaczyć//widniał naprzeciw.*
- (11) *O szóstej kelner z „Brasserie Dauphine” przyniósł piwo. Widziano//można było zobaczyć, jak Lucas przeszedł z pokoju inspektorów do gabinetu komisarza. I jeszcze stamtąd nie wyszedł. Można było zobaczyć, jak wyszedł natomiast Janvier i w kapeluszu na głowie wsiadł przed gmachem do jednego z policyjnych wozów.*

Est-ce un hasard ou un caprice de traducteurs, s'ils rejettent ces possibilités ? On pourrait voir dans leur choix une différence entre les langues dans ce que l'on peut appeler leur « génie » : une façon particulière, propre à chacune, d'exploiter les possibilités d'organisation linguistique (c'est-à-dire d'analyse et de présentation) du monde. Le recours à la construction *on + voir* serait une manifestation d'une saisie « perceptive » de la réalité décrite, caractéristique du français où la perception a un caractère explicite, alors que le polonais favoriserait plutôt une approche qui attire l'attention sur le terme repéré (élément perçu) et sa relation avec son entourage spatial (localisation, position), la perception ayant un caractère implicite¹⁵.

Ceci n'est cependant qu'une première hypothèse qui reste à prouver : il serait nécessaire de vérifier, sur un corpus plus important et plus varié, si le recours à la construction *on + voir* est un choix stylistique ou un fait de langue, examiner les séquences descriptives et narratives en polonais (et particulièrement l'utilisation des expressions perceptuelles dans celles-ci), pour, enfin, procéder à une analyse comparative.

Mais nos observations suscitent une autre question, de nature traductologique celle-ci, et liée aux considérations sur la qualité de la traduction. « Le traducteur est en communication avec deux mondes et avec deux façons de dire le monde qui sont, a priori et par la force des choses, en partie décalés et en phase : décalés, par leur spécificités culturelles et linguistiques ; en phase, par la part d'universable et de général », constate Michel Ballard, et continue :

¹⁵ En témoigne aussi la difficulté de traduire en français les verbes tels que *leżeć* ou *stać* dans les descriptions (*Na stole stoi bukiet kwiatów* [littéralement : 'sur la table est debout un bouquet de fleurs'], *Na półce leży książka* [littéralement : 'sur l'étagère est couché un livre']).

On peut observer des analogies dans les traductions des phrases avec *on + entendre* dans les séquences narratives : en français est évoquée la perception auditive qui disparaît (ou qui devient implicite) dans la traduction :

- (13) *Alors, dans le silence, on entendit la voix d'Yvonne Moncin [...] (Piège, 185)* *Zapadła cisza i w ciszy rozległ się głos Iwony Moncin [...] (134)*
- (14) *On entendit du bruit dans le couloir, une voix de femme [...] (Piège, 164)* *Z korytarza doleciał ich wysoki kobiecy głos [...] (121)*

« La recherche de l'équivalence s'accompagne d'exercices d'équilibre perpétuels entre la visée de préservation d'un texte et celle de construction d'un autre texte. Cette opération, même si elle doit éviter les décalages excessifs [...], doit s'accommoder de certains décalages inscrits de façon inévitable dans la réalité et qui dessinent les limites "naturelles" de la traduction » (M. Ballard, 2002 : 38).

Admettant que l'hypothèse esquissée ci-dessus soit vraie, devrait-on considérer les décalages observés dans le traitement réservé par les traducteurs polonais à *on + voir* comme inévitables ou justifiables, et la traduction comme bonne (puisque elle répond aux normes de la langue d'arrivée)? Ou bien : puisqu'une partie de sens véhiculé par l'original se voit amputée dans la traduction, celle-ci devrait être vue comme fautive, et les décalages injustifiés?

Références

Textes de Georges Simenon

- La Folle de Maigret*. Paris : Presses de la Cité, 1970 (Folle).
Wariatka Maigreta. Przel. M. Ochab. Warszawa : Czytelnik, 1976.
Maigret et le fantôme. Paris : Presses de la Cité, 1964 (Fantôme).
Maigret i widmo. Przel. E. Bąkowska. Warszawa : Czytelnik, 1993.
Maigret tend un piège. Paris : Presses de la Cité, 1960 (Piège).
Maigret zastawia sidła. Przel. M. Hołyńska. Warszawa : Czytelnik, 1993.

Études

- Atiani F., 1984 : « On l'illusioniste ». In : A. Grésillon, J.L. Lebrave, éd. : *La langue au ras du texte*. Presses Universitaires de Lille, 13–27.
- Attal P., 1976 : « À propos de l'indéfini *des*: problèmes de représentation sémantique ». *Le Français Moderne*, 2, 126–142.
- Ballard M., 2002 : « Critères et décalages de l'équivalence ». *Les Langues Modernes*, 4, 27–39.
- Bartnicka B., 1982 : *Funkcje semantyczno-składniowe bezokolicznika we współczesnej polszczyźnie*. Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk–Łódź.
- Boutet J., 1986 : « La référence à la personne en français parlé: le cas de *on* ». *Langage et Société*, 38, 19–50.
- François J., 1984 : « Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on* ». *Recherches en pragma-sémantique*, 10, 37–73.
- Grochowski M., 1975 : „Zależności semantyczne między czasownikiem i wyrażeniem lokatywnym”. *Polonica*, 1.
- Grzegorczykowa R., 1991 : „Geneza i współczesne funkcje konstrukcji z bezokolicznikami: czuć, słyszać, widać, znać, stać”. *Poradnik Językowy*, 8, 564–571.
- Guéricolas Cl., 1987 : « Les phrases dispositionnelles : une approche informelle ». In : G. Kleiber, éd. : *Rencontre(s) avec la générativité*. *Recherches linguistiques*, 12, 33–56.
- Guillemin-Fleischer J., 1984 : « Énonciation, perception et traduction ». *Langages*, 73, 74–97.

- Klebanowska B., 1974: „Nie ma, nie było, nie będzie”. *Prace Filologiczne*, 25.
- Le Bel E., 1991: «Le statut remarquable d'un pronom inaperçu». *La Linguistique*, 27/2, 91–109.
- Labelle M., 1996: «Remarques sur les verbes de perception et la sous-catégorisation». *Recherches linguistiques de Vincennes*, 25, 83–106.
- Rabatel A., 2001: «La valeur de „on” pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées». *L'Information grammaticale*, 88, 28–32.
- Rabatel A., 2002: «Le point de vue, entre grammaire et interprétation : le cas de „on”». In: *Lire, écrire le point de vue. Un apprentissage de la lecture littéraire*. Ouvrage dirigé par A. Rabatel. CRDP de Lyon, coll. Savoirs en pratiques, 71–101.
- Rybicka H., Sinielnikoff R., 1990: „Predykatywne funkcje czasowników widać, słuchać i ich odpowiedników w języku rosyjskim i czeskim”. *Prace Filologiczne*, 35, 159–165.
- Simonin J., 1984: «Les repérages énonciatifs dans les textes de presse». In: A. Grésillon, J.L. Lebrave, éd.: *La langue au ras du texte*. Presses Universitaires de Lille, 133–203.
- Skibińska E., 1996: „Il y a w polskiej praktyce przekładowej”. In: *Romanica Wratislaviensia*. T. 42. Wrocław, 47–78.
- Skibińska E., 1997: «Saisir le caméléon ou : comprendre „on”». In: *Polysémie, synonymie, antonymie. Relations dans le lexique. Aspects théoriques et applicatifs*. Łódź, 115–128.
- Skibińska E., 1998: «Un équivalent polonais de *on* + verbe : infinitif». In: *Romanica Wratislaviensia*. T. 45. Wrocław, 31–43.
- Tamba-Mecz I., 1989: «De la double énigme de „on” aux concepts de pronom et de personne linguistique en français et en japonais». *Sophia Linguistica* [Tokyo], 27, 5–23.
- Viollet C., 1988: «Mais qui est *on*? Étude linguistique des valeurs de *on* dans un corpus oral». *LINX*, 18, 67–75.
- Vogeleer S., 1994: «L'accès perceptuel à l'information : à propos des expressions *un homme arrive – on voit arriver un homme*». *Langue Française*, 102, 69–83.